

MARTI, Marc, *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières (1746-1808)*, Direction: Jacques Soubeyroux, Professeur à l'Université Jean Monnet, Saint Étienne, 1994, 628 p.

Cette thèse *Ville et campagne dans l'Espagne des Lumières (1746-1808)* est un travail où le sujet de recherche est abordé à trois niveaux, constituant les trois parties de l'étude:

- L'histoire économique et sociale,
- Les institutions et les traités économiques,
- La littérature.

Ces trois parties proposent une approche pluridisciplinaire, englobant l'histoire socio-économique, l'histoire des idées et des institutions ainsi que la littérature.

Le travail historique de la première partie a été mené en essayant de prendre en compte la spécificité des régions espagnoles. Cependant, il est parfois difficile d'échapper à certaines généralisations ou simplifications. L'ampleur de la recherche et son orientation ne permettaient pas de multiplier les exemples régionaux à l'infini. Toutefois, grâce à des exemples choisis dans de très récentes monographies, les différences régionales sont mises en valeur, nuancant l'approche globale qui simplifie forcément l'image des villes et des campagnes dans l'Espagne des Lumières.

Le premier chapitre traite de la ville et la campagne en tant qu'espaces. L'évaluation du nombre des hommes, à une époque où apparaissent les premiers recensements nationaux et dans un contexte de croissance démographique nous a semblé primordiale. Ce travail est complété et illustré par l'élaboration de tableaux et de cartes mettant en relief les densités régionales et les différences centre/périphérie. Par ailleurs, l'espace des Lumières est marqué par une volonté centralisatrice que l'on retrouve dans la façon qu'eurent les dirigeants d'appréhender l'espace: développement des transports et tentative d'organisation et de surveillance des espaces ruraux et urbains afin de faciliter l'exercice du pouvoir.

Lors du deuxième chapitre, nous abordons la division du travail, qui n'est cependant pas aussi simple que ce qu'on pourrait croire. La campagne a aussi ses manufactures, tout comme les remparts de la ville renferment parfois des champs cultivés. L'échange est toutefois dominé par le schéma classique produits bruts contre produits manufacturés; il se fait à l'avantage de la ville, qui de plus, grâce à la structure de la propriété, est un puissant accumulateur de capitaux. Les relations économiques se doublent presque toujours d'une émigration à sens unique, celle des paysans vers la ville, celle des provinciaux vers la capitale, révélant à la fois les difficultés économiques graves que vit la cam-

pagne espagnole à l'époque des Lumières et l'attrait indéniable que représente la concentration des richesses en ville.

Ces courants migratoires internes s'expliquent en grande partie par l'organisation de l'agriculture (chapitre 3). Dans un pays qui tire l'essentiel de ses ressources de cette activité et à une époque où les excédents sont essentiels à la survie de la population, la poussée démographique entraîne l'augmentation du prix des denrées de base et provoque des changements substantiels dans les cultures. Cependant, ces hauts prix ne profitent pas à la majorité des paysans, fermiers et ouvriers agricoles mais aux grands propriétaires fonciers.

Cette agriculture est dominée par la production céréalière qui occupe plus d'un tiers des terres. Le blé (chapitre 4), sa répartition et sa production, souvent encore irrégulière, conditionnent, d'une certaine façon, la vie économique du pays tout entier, le divisant à peu près —nous verrons qu'il y a des nuances— en deux types de zones: celles qui doivent obligatoirement s'autosuffire en raison des difficultés de transport et celles qui peuvent importer, grâce à la proximité de la mer, et spécialiser ainsi leur agriculture dans d'autres types de produits. La ville dépend étroitement de la campagne pour son approvisionnement, et là encore elle exerce son pouvoir, embargo, achats forcés, surveillance des récoltes. Afin de faciliter la circulation de ce produit essentiel, les gouvernants supprimèrent la taxe. Les raisons de l'échec de cette mesure révèlent les contradictions socio-économiques de l'Espagne des Lumières.

En conclusion, la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond à une conjoncture économique et démographique spécifique, qui vient peser sur le schéma d'exploitation de la campagne par la ville. Les deux principales caractéristiques de ce schéma sont la forte augmentation des revenus des classes urbaines grâce à la mise en valeur directe ou l'affermage des terres ainsi que certains mécanismes favorisant les monopoles de commercialisation des produits agricoles dont le blé. Par contrecoup, la paupérisation des zones rurales s'accroît, les terres manquent, une partie des petits exploitants, souvent ruinés par la hausse des loyers, tombe dans le vagabondage et la ville doit en subir les conséquences. La fuite des capitaux et le sous-investissement freinent toute possibilité de hausse des rendements et l'approvisionnement des centres urbains, avec la multiplication des mauvaises récoltes, pose de plus en plus de problèmes. La sécurité de ses riches résidents peut être mise en danger par des émeutes de subsistances et l'affluence des vagabonds et des mendiants d'origine rurale. De façon contradictoire donc, le régime inégalitaire de propriété et d'exploitation de la terre favorise les classes urbaines privilégiées tout en constituant une menace pour leur sécurité, quand il se transforme en fabrique de pauvres et d'errance. C'est sans aucun doute la perception de façon plus ou

moins consciente de cette contradiction qui amène les Lumières à s'interroger sur le rôle économique de l'agriculture et de la campagne, phénomène que nous étudions dans la deuxième partie de notre travail.

La création des Sociétés Économiques d'Amis du Pays (chapitre 5), semble une des marques les plus évidentes de cet intérêt, comme le démontre l'origine sociale des fondateurs. Ces Sociétés se dotent d'emblèmes et de devises, dont l'analyse permet d'accéder à l'idéologie des groupes urbains qui les forment, ainsi que la façon dont ils perçoivent ou se représentent la campagne et l'agriculture. A partir de ces institutions se développe un discours qui s'empare de la campagne et la transforme suivant un modèle économique idéal: une agriculture orientée majoritairement vers la production frumentaire. Ce désir, qui transparaît dans les devises et emblèmes des Sociétés, révèle en fait le point de vue des classes urbaines. Celles-ci tirent en effet une grande partie de leurs bénéfices du monopole du commerce du blé. D'autre part, une production céréalière élevée permettrait d'éviter une grande partie des troubles qui se produisent sporadiquement en ville lors des émeutes de subsistances.

L'existence des Sociétés Économiques favorisa la réflexion sur l'agriculture. Les traités, mémoires, dissertations et projets fleurirent en cette deuxième partie du XVIII<sup>e</sup>. Une étude (chapitre 6) d'un ensemble de titres de la production écrite vient compléter et enrichir l'étude de la pensée des Lumières, ainsi que leur attitude vis-à-vis de la campagne et des problèmes agricoles.

La récurrence du thème de l'agriculture dans la pensée économique a souvent été mise en relation avec l'école physiocratique française. Un point sur la question nous permet de démontrer toute la spécificité de la pensée espagnole quant à cet aspect mais aussi tout son conservatisme (chapitre 7). En effet, les progrès qu'envisagent les économistes et agronomes afin d'obtenir des améliorations de la productivité sont loin d'être révolutionnaires: il s'agit seulement de perfectionner et de vulgariser les pratiques existantes, en remettant éventuellement au goût du jour des agronomes de la Renaissance, voire de l'époque romaine. En fait, les propriétaires fonciers, qui préféraient d'ailleurs vivre des loyers plutôt que de l'exploitation directe de leurs terres, n'étaient certainement pas prêts à réaliser des investissements techniques qui auraient remis en cause les rapports de production. Cette attitude montre aussi toute l'ambiguïté (et les contradictions) de l'idée de progrès chez les Lumières espagnoles. La préoccupation fondamentale sera de répondre aux exigences et aux contradictions que pose à une société d'ordres, dont la base rurale et artisanale est peu développée, un processus de croissance de la demande. Il s'agissait de rationaliser le mode de production, sans y introduire de changements qualitatifs ni altérer les rapports de production, en accord avec les intérêts fondamentaux

des états privilégiés. La rationalisation de l'économie, et celle de l'agriculture en particulier, était la plupart du temps identifiée avec le progrès technique. Dans le cas de l'agronomie espagnole, l'utilisation fréquente cette notion masque en fait une conception très conservatrice: le progrès n'est pas envisagé dans l'absolu, mais seulement dans la limite des intérêts des classes privilégiées et à condition qu'il ne remette pas en cause les rapports de production en vigueur.

Dans ce contexte, la résurgence du *Menosprecio de corte y alabanza de aldea* (littéralement: "mépris de la vie urbaine et éloge de la vie au village") ainsi que le renouveau des thèmes bucoliques sont moins étonnants. Cet engouement littéraire n'est pas purement formel. Il a quelque chose à voir avec la réalité économique et le climat intellectuel du pays. Il faut cependant éviter les simplifications et les réductions abusives. La littérature n'a jamais été le reflet mimétique du réel et l'on doit tenir compte de ses spécificités, qui au XVIII<sup>e</sup>, se retrouvent dans une classification générique assez rigide. Les genres sont considérés, dans cette troisième partie de notre travail, comme des réalités historiques et sociales.

La poésie des Lumières (chapitre 8) est sans nul doute le genre le plus rigide, le plus codifié. La tradition y tient une place importante, et nous avons dû déterminer l'influence et la portée des auteurs gréco-latins dans l'expression de la thématique ville-campagne. L'importance des bergers et des thèmes bucoliques est une autre des particularités de cette poésie.

Le théâtre (chapitre 9) apparaît comme un genre beaucoup plus moderne. La tradition est moins lointaine, trois cents ans tout au plus, même si l'Antiquité a eu son influence. Les *sainetes* de Ramón de la Cruz ont retenu notre attention, à travers une étude des décors et des personnages, en particulier dans ceux qui mettaient en scène la thématique ville/campagne. Paysans (*payos*) et citadins (*petimetres* ou *usías*) s'affrontent sur la scène, toujours verbalement, car le théâtre des coups de bâtons est révolu.

Le roman enfin (chapitre 10), un genre à la définition fuyante, dont la principale caractéristique est de ne pas avoir de règle canonique, apparaît comme une sorte de réceptacle de toutes les formes possibles de la thématique ville/campagne. Il absorbe à la fois le discours économique et la thématique bucolique. L'étude se base sur un regroupement de textes qui proposent des sociétés idéales ou des idéaux de vie (*El Mirtilo*, *Eusebio*, *Antenor*, *Eudoxia*, de Pedro Montengón, *Aventuras de Juan Luis* de Diego Rexón y Lucas, *El Evangelio en triunfo* de Pablo de Olavide, *La Serafina* de José Mor de Fuentes).

Dans la littérature donc, le thème du *Menosprecio de corte y alabanza de aldea*, ainsi que le renouveau du thème bucolique, au lieu de se concentrer dans la poésie, envahissent aussi le théâtre et le roman. Contrairement aux textes

économiques, la littérature est le terrain privilégié de l'expression des contradictions idéologiques. En effet, si l'éloge de la vie à la campagne et des travaux agricoles fait l'objet d'un certain consensus, le mépris de la ville révèle la critique des idéaux de vie de la haute noblesse à qui la *clase media* oppose les qualités paysannes de frugalité, humilité, médiocrité, vertu et valeurs morales. Toutefois, l'expression de ces contradictions idéologiques conserve le même point de vue sur le paysan et la campagne. Comme le pauvre, le paysan — appellation générique qui recouvre en fait différentes situations sociales — est aliéné par la pensée des Lumières, qui en fait un objet théorique, paré de toutes les vertus et vivant idéalement en campagne. Couronné de l'auréole des mythes agraires, sa position d'éternel bienheureux l'acquiesce des réflexions sur sa condition réelle.

La campagne devient aussi pour la littérature le laboratoire de possibles expériences sociales nouvelles. Mais le désir de réforme s'enferme dans le conservatisme: la nouvelle société n'est en fait qu'un aménagement de l'ancienne, la campagne devient un paradis social où une meilleure organisation fait miraculeusement disparaître tout antagonisme social, toute lutte de classes. Il y a aussi dans ces projections un aveu d'impuissance: la nouvelle société n'est possible que sur des terres vierges, ce qui suppose que l'on ne peut rien faire sur celles qui sont déjà occupées. C'est dans cette perspective que pour les Lumières, l'utopie est confortable, elle permet d'envisager un ordre nouveau, mais dans un ailleurs détaché en fait de la réalité de l'époque.